

NOTRE FEUILLETON

* * *

LE MYSTÈRE DU PACIFIQUE

Publication autorisée par la Bonne Presse, Paris. Ceux de nos lecteurs qui désiraient prendre un abonnement à ces romans bi-mensuels n'ont qu'à envoyer 24 francs à "La Bonne Presse", 5, rue Bayard, Paris.

PAR PIERRE D'AQUILA

Ils sourirent en voyant l'un des hommes de la petite troupe, berger de son métier, qui, montre en main, s'absorbait dans une profonde méditation.

— A quoi penses-tu, Wilhelm ? lui demanda un voisin.

— Bé ! Je ne peux pas comprendre... Dans seize heures, il sera à ma montre 3 heures de l'après-midi. Alors, ça ne peut pas être le matin, là-bas, où l'on va.

Son camarade haussa les épaules.

— Tu verras bien ! Ne t'en fais donc pas pour si peu.

— Quel est ce pays où nous allons ? interrogea quelqu'un.

— Ça, mon vieux, je préfère ne pas te le dire et te laisser la surprise.

On ne put tirer rien de plus du mécanicien par ailleurs si bavard.

— Oh ! là ! la ! que de lumières ! s'écria Opperman, paysan de Souabe qui n'était pas encore revenu de sa surprise depuis qu'il s'était engagé dans cette affaire.

Le nez à un hublot, il admirait en ce moment la tache lumineuse qui apparaissait très au-dessous de lui.

— C'est Paris, dit le mécanicien.

Emus, Guy et Roger se regardèrent.

Mentalement, ils demandèrent à Dieu que les exaltés dont ils étaient maintenant les aides volontaires ne pussent réussir dans leurs entreprises criminelles.

Le *Titanik*, maintenant voguait vers l'Océan qui, par un clair de lune magnifique, brillait de mille feux argentés.

De confortables couchettes, disposées dans toute la salle, invitaient au repos.

Rompus de fatigue, Guy, Roger et leurs compagnons s'y étendirent et ne tardèrent pas à s'endormir.

Quand ils s'éveillèrent, le jour commençait à poindre et le *Titanik* se trouvait à mi-route entre San Francisco et les îles Hawaï.

Un jour extraordinairement faible. Aube interminable, deux fois plus lente qu'elle ne paraît au commun des mortels.

A quelle distance portaient les yeux ? Des centaines de kilomètres, à coup sûr.

Le *Titanik* passa légèrement au sud des Hawaï dont les sommets volcaniques parurent, au soleil naissant, couronnés de feu, et fila vers l'Ouest, à travers le Pacifique désert.

Pas si désert que cela, pensait Guy. La carte de cet immense Océan n'est pas encore parfaitement au point. Plus d'un capitaine de navire vous montre avec fierté quelques rochers, habitables ou non, repérés par lui au cours d'une croisière et dont les cartes officielles ne font pas mention. Je gage que c'est vers l'un de ces îlots que vogua notre avion-fusée.

La montre de Guy marquait 2 h. 20 lorsqu'un coup de sifflet strident retentit.

Préparez-vous, dit Hermann, nous arrivons !

Depuis longtemps, tous étaient éveillés, car s'il n'était que 6 h. 30 dans le Pacifique, pour les Européens l'après-midi était à ses débuts.

Une collation substantielle avait été servie une heure auparavant, un repas plus copieux devant leur être offert dès leur arrivée.

Bientôt, le *Titanik* commença à descendre. Aucun paquebot en vue. Le centre choisi par les Allemands, comme les Français l'apprirent plus tard, était situé très en dehors de toutes les lignes de navigation.

— Agrippez-vous aux poignées ! cria un officier.

Les voyageurs saisirent les anneaux de fer qui, tout autour de la salle, étaient fixés dans la paroi, à un mètre cinquante de hauteur.

Ce fut alors vertigineux.

Quand il essaya, plus tard, d'analyser l'impression qu'il ressentit à ce moment, Roger ne put évoquer la sensation que donnent les chutes rapides à bord de ces "railways" américains qui dans les champs de foire connaissent un succès durable.

Le *Titanik* tombait presque à pic à une étonnante vitesse. Brusquement, il se cabra. Puis il y eut un choc accompagné d'une manière d'explosion, en même temps que les hublots se couvraient d'écume. Violamment secoués, les hommes devaient faire grand effort pour rester cramponnés à leurs anneaux. L'avion bondit à nouveau, retomba dans l'eau, puis soudainement — et cela parut aux hommes le plus surprenant de l'extraordinaire manœuvre — roula sur un sol ferme, descendit doucement et s'arrêta.

Les portes de l'avion furent ouvertes. Ce fut un cri de surprise unanime.

L'avion reposait, de ses six roues, sur ses rails, au centre d'une grotte, tout comme au château allemand, seule l'eau qui ruisselait à flots de ses flancs recérait la brusque plongée qu'il venait d'effectuer, apportait aux hommes hébétés la preuve matérielle qu'ils n'étaient pas le jouet d'un rêve, mais les spectateurs et bientôt les acteurs d'une incroyable aventure.

— Par ici ! cria Hermann.

La troupe, à sa suite, déboucha dans une salle de caractère entièrement différent, un vestibule confortable, presque luxueux, décoré avec art. Dans le fond, trois ascenseurs.

La comparaison avec les grands hôtels s'imposait irrésistiblement. L'ascenseur s'arrêta devant un long couloir aux parquets cirés, garnis de tapis.

— Un palace, décidément ! pensa Guy.

Comme aux chambres d'hôtels, les portes étaient numérotées.

Chacun reçut une chambre très confortable avec mobilier moderne et cabinet de toilette parfaitement aménagé.

A la surprise du premier contact avec l'îlot fantastique succédait une sorte de frénésie joyeuse.

— Voyons ! se gourmandait Guy, gardons notre sang-froid. Que diable ! Je suis ici pour voir, pour juger. Il me faut un esprit lucide...

Mais il avait beau se raisonner, il n'en était pas moins singulièrement troublé.

Par un enchevêtrement inextricable de couloirs, d'ascenseurs, d'escaliers, les hommes pénétrèrent au cœur de la formidable cité sous-marine. Ils arrivèrent ainsi aux ateliers incomparablement plus importants que les installations du château de von Stuhl.

La petite troupe alors s'éparpilla. Chaque homme prit contact avec le poste qui lui était indiqué. Roger fut attaché à l'atelier de fabrication de fusée, Guy aux moteurs électriques.

Ils passèrent ensuite au réfectoire, immense salle où mille repas pouvaient être servis en même temps.

— Voici votre table, expliqua Hermann, numéro 47. Vous y reviendrez tous, à chaque repas. Adieu !

La mission d'Hermann auprès de ces hommes était terminée. Il disparut et ne fut plus, dès lors, qu'un modeste sous-officier perdu dans la masse.

CHAPITRE VII

UNE AUDACIEUSE EXPÉDITION

— Hola ! Hirth, n'aurais-tu pas de l'encre rouge ?

— De l'encre rouge, Rutli ? Mais pourquoi faire ?

— Pour écrire à ma future qui doit rudement s'inquiéter, là-bas, dans mon petit village tyrolien.

— Et il te faut de l'encre rouge, pour cela ? De l'encre ordinaire ne ferait pas ton affaire ?

— Non. Ça lui donnerait des idées noires, qu'elle dit.

Le rire épais de Hirth résonna.

— En voilà une originale ! Il est vrai que toi-même, Rutli, tu me parais assez *dumin* (stupide).

Rutli ne s'indigna pas de la remarque. Il se faisait une réputation de garçon "rigolo" et assez bête. Tant mieux ! Cela pourrait servir ses projets.

— Alors, répéta-t-il, as-tu de l'encre rouge ?

— Non, mon vieux !

Avec un grognement, Rutli poussa la porte de Hirth et se retrouva dans le couloir des chambres.

Il alla ainsi présenter sa requête à tous ses camarades. Personne ne pouvait lui donner satisfaction. Qui donc, aurait eu l'idée saugrenue d'emporter de l'encre rouge avec lui ?

Il arriva devant la chambre portant le numéro 845 et, pour la dixième fois, répéta sa demande.

— As-tu de l'encre rouge, Fettig ?

Guy devina la pensée de son ami.

— Je crois que oui. Veux-tu entrer ? Attends une minute, je termine justement une lettre.

Roger "Rutli" entra sans refermer la porte.

A voix très basse, la conversation s'engagea.

— Tu as compris mon intention ?

— Parfaitement : entrer dans la chambre sans éveiller aucun soupçon ?

— Précisément. Alors, tu es toujours décidé ?

— Plus que jamais.

— Et pour quand ?

— Pour cette nuit, à 2 heures.

Une flamme passa dans le regard de Roger.

— Merci pour ton encre rouge, vieux, dit-il à haute voix tout en retirant de sa poche un encier recouvert encore de son enveloppe de papier. Je te le rapporterai tout à l'heure.

En roucoulant une tyrolienne, Rutli s'éloigna.

Cette scène se passait huit jours après l'arrivée du dernier contingent à l'îlot du Pacifique. Il était 21 heures, et les hommes, dans leurs chambres, s'apprêtaient à se coucher.

Les deux Français, après réflexion, avaient pris une grave décision, et Roger était venu par le stratagème que l'on a vu, se concerter une dernière fois avec son ami.

Il lui rapporta la fameuse encre rouge une demi-heure plus tard, puis s'étendit sur son lit.

— Quatre heures de veille ! pensa-t-il. Bah ! je ne crains pas de m'endormir. Pourvu, grand Dieu, que notre plan réussisse !

Il commençait maintenant à connaître dans son ensemble le rocher sous-

marin qui abritait une population de près de trois mille âmes.

Quels hommes, que ce Kohl et ses collaborateurs, les Lockener, Weissmüller et autres doktors ! Avoir réussi à créer ce prodigieux repaire, invisible, paraît-il, à quelques centaines de mètres d'éloignement, et préparer en toute tranquillité des forfaits abominables !

Il énumérait rapidement les gigantesques installations qui se dissimulaient dans le roc invisible : ateliers immenses où se fabriquaient de monstrueux engins, appareils étranges, centrale électrique étonnante qui, appliquant le fameux principe de Georges Claude, utilisait les différences de température des eaux de l'Océan pour produire une inépuisable force motrice. Et l'atelier-hangar, énorme excavation où cinquante sous-marins attendaient l'heure du départ et de l'action meurtrière.

— Des sous-marins, cela ? Peut-être. Trop de particularités inquiétantes m'empêchent de donner ce simple nom à ces bizarres sous-marins. Enfin, nous verrons bien ce qu'ils sont, puisque nous sommes, Guy et moi, dans les équipages.

La veille, en effet, les neuf cents hommes chargés de former les équipages avaient été sélectionnés. A leur grande satisfaction, Guy et Roger avaient été désignés tous deux.

Par le vasistas qu'il avait laissé ouvert au-dessus de la porte donnant sur le couloir, la sonnerie d'un carillon parvint à Roger.

(à suivre)

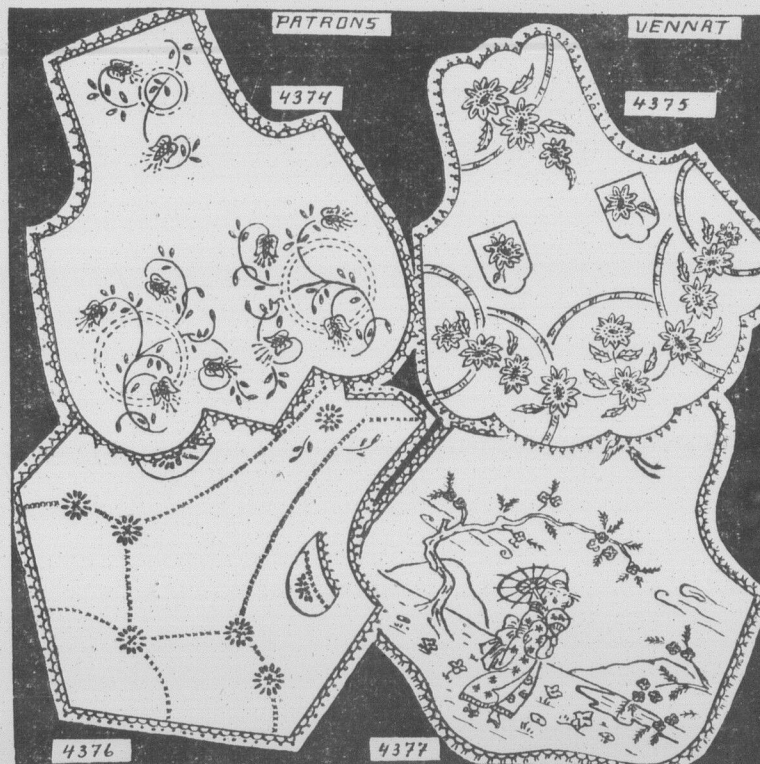
D'un état de la Prairie

Mlle. Rosina Lechner, d'Otter Creek, N. Dak., écrit : "J'ai employé plusieurs fois le Novoro du Dr. Pierre pour dérangements de l'estomac, renvois et nervosité et j'ai chaque fois obtenu du soulagement."

Des centaines de milliers de personnes qui emploient ce remède ont fait la même expérience. Il tonifie l'estomac, règle les intestins, augmente le flux urinaire et élimine du système les matières impures. Il produit ainsi un bienfaisant effet sur l'état de santé général. Le Novoro du Dr. Pierre ne se vend pas chez les droguistes. Il peut seulement être obtenu chez les agents locaux autorisés. Pour renseignements écrire à Dr. Peter Fahrney & Sons, Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill.

Livré exempt de douane au Canada.

La broderie est un agréable passe-temps



Nos 4374-4375-4376-4377. — Tabliers de Dames nouveaux dessins très artistiques.

No 4374, ronde noire, fleurs mauves et violettes avec pistoles or. No 4375, courante gros bleu, marguerites jaunes et oranges à cœur brun. No 4376 courante brun doré, fleurs roses. No 4377 paysage japonais. Jolie fille robe rose avec fleurs et ceinture mauves, ombrelle rose, arbre brun à fleurs mauves et montagne vert foncé.

Chacun à tracer 25c, perforé 50c, au fer chaud 35c. Etampé sur coton jaune deux qualités 25c ou 22c. Sur broadcloth bleu, vert, rose, jaune ou pêche ou coton blanc fini toile 45c. Coton à broder 20c.

Circulars Religieuses 5c. Circulars de Baptême 5c. Circulars de Nappes 5c.

Abonnez-vous à notre Revue mensuelle de Broderie et Musique 12c seulement par an.

BULLETIN DE LA FERME, No 1, de la Couronne, St-Roch, Québec